être presque instantanée ; lorsque, au bout d'une demi-heure, le corps fut descendu du gibet, on s'aperçut que le cou était complètement cassé.

« Pauvre sauvage, la justice humaine a dû le condamner ; j'ai la douce confiance qu'il a trouvé miséricorde au tribunal du bon Dieu.

« H. LEDUC, O. M. I. »

LETTRE DU R. P. LESTANC AU R. P. AUBERT, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Fort Pitt, 30 juillet 1879.

RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà bientôt deux ans que l'obéissance m'a assigné un nouveau genre de vie et m'a nommé Missionnaire des Cris. En passant au fort Pitt, cet automne, Mgr GRANDIN m'a recommandé de vous envoyer un rapport de nos voyages et travaux et des quelques succès dont le bon Dieu a bien voulu bénir nos efforts et notre bonne volonté. Si je parle au pluriel, c'est que nous sommes aujourd'hui six Oblats, principalement et presque exclusivement occupés des Cris : les RR. PP. MOULIN, FAFARD, BOURGINE, HERT, votre serviteur et le F. LETOURNEUR.

Avant de parler de la fondation des nouvelles missions crises, il est nécessaire de dire un mot de la défunte mission de Saint-Paul. Cette mission fut fondée par le P. LACOMBE, après la visite du R. P. VANDENBERGHE en 1862 ou 1863, et a fait un bien immense parmi les Cris, qui, pendant une dizaine d'années, la fréquentaient en grand nombre. Les Pères qui s'y sont succédé ont eu beaucoup à souffrir de toutes manières, mais ils ont reçu aussi beaucoup de consolations, surtout pendant la grande

picotte de 1870. Que d'enfants et d'adultes baptisés, que d'âmes envoyées au Ciel, que de misères soulagées ! Aujourd'hui nous rencontrons partout d'anciens chrétiens baptisés à Saint-Paul, et ces pauvres enfants bénissent encore le nom de leur P. Lacombe, en demandant s'il reviendra au milieu d'eux. « Il nous avait promis de mourir avec nous. Pourquoi ne revient-il point ? » Permettez-moi d'omettre la réponse à ces questions; mais je dois répondre à la juste curiosité de tous ceux qui liront ces lignes et qui seront surpris de voir qu'on a abandonné une mission qui avait coûté tant de frais et produit des fruits si abondants.

Tant que la guerre a régné entre les Pieds-Noirs et les Cris, ces derniers aimaient à se réfugier sur la rive gauche de la Saskatchewan, à l'abri de la mission. Les partis de guerre Pieds-Noirs n'osaient pas traverser ladite rivière; ils n'en approchaient même qu'avec bien des précautions, pendant la nuit, et à de rares intervalles. Grâce à cet état de choses, le buffalo était paisible possesseur d'un immense désert entre la rivière Bataille et la Saskatchewan. Une ou deux fois par an, les Cris traversaient la grande rivière pour faire provision de vivres; dès qu'ils avaient une charge suffisante, ils se hâtaient de retourner sur leurs terres, et un certain nombre campaient toujours à côté de la mission. Le prêtre les accompagnait dans ces excursions et partageait leurs dangers, leurs joies et leurs douleurs, tout en les instruisant, et retournait avec eux à la mission pour y continuer son œuvre de charité évangélique. A la mission, plusieurs sauvages avaient chacun un petit champ, cultivé par le Missionnaire en grande partie. C'était peu, mais ces essais prenaient tous les ans des proportions encourageantes. Hélas ! ces beaux temps ne devaient pas durer, et Saint-Paul devait être rayé du nombre de nos missions.

Quand la paix fut faite entre les Pieds-Noirs et les Cris, et entre les Métis et les Pieds-Noirs, les Cris se dispersèrent par petits camps, les métis commencèrent à prendre leurs quartiers d'hiver le long de la rivière Bataille et de la rivière la Biche et le buffalo trouva partout des ennemis. Peu à peu ces animaux s'éloignèrent des rives de la Saskatchewan, et les Cris s'éloignèrent pareillement de leur mission. Quelques commerçants, établis à Saint-Paul, n'y trouvant plus rien à faire, abandonnèrent leurs établissements. Après un an ou deux d'attente de meilleurs jours, la mission fut abandonnée provisoirement (1873). L'année suivante, le P. Dupin eut ordre de présider à l'emballage et transport de tout le mobilier de la mission de Saint-Paul des Cris. Pour comble de malheur, dans l'été de 1876, quelque vandale mit le feu aux bâtisses de Saint-Paul et les réduisit toutes en cendres.

Si la défunte mission de Saint-Paul avait été favorable à la culture, riche en bois et en foin, elle aurait eu quelque chance de résurrection prochaine ; mais il paraît qu'elle ne réunit pas toutes ces qualités, et ses beaux jours ne sont plus.

Quoique Saint-Paul fût abandonné, les Cris ne furent pas délaissés. Mais ces pauvres sauvages dispersés auraient exigé une dizaine de Missionnaires pour répondre à leurs besoins et il n'y en avait que deux à leur donner, les RR.PP. Scollen et Doucet ; encore le P. Scollen avait-il à s'occuper des Pieds-Noirs, des nombreux camps de métis, disséminés dans nos immenses plaines et d'une ville naissante, fort Mac-Cleod. Il aurait fallu une vingtaine de Missionnaires pour porter le lourd fardeau imposé au P. Scollen et à son compagnon. Ces deux vaillants Missionnaires ont fait leur possible ; un pays plus grand que la France a été parcouru dans tous les sens par ces deux jeunes Pères, et les Cris, les Pieds-Noirs,

les métis et le fort Mac-Cleod ont reçu tour à tour la visite de la Robe noire. Mais, il est aisé de le comprendre, ces apparitions étaient trop courtes et trop rares. Les sauvages chrétiens se plaignaient; les conversions étaient presque arrêtées; Monseigneur gémissait, demandait des sujets, hélas! inutilement.

Ce ne fut qu'en 1877, après la cession définitive de la mission de Notre-Dame-des-Victoires à Mgr Faraud, que le retour du R. P. Leduc à Saint-Albert donna à Mgr Grandin les moyens d'établir une nouvelle mission pour les Cris. Le R. P. Fafard, jeune Père canadien, ordonné à Saint-Albert le 8 décembre 1875, et déjà éprouvé dans la vie de Missionnaire nomade parmi les métis, est désigné pour la nouvelle fondation. Ce Père est plein de bonne volonté, de zèle pour sa sanctification et d'ardeur pour le salut des âmes, et, de plus, il est très fort; mais son humilité lui faisait désirer un supérieur, un compagnon plus expérimenté. Il ajouta, en s'adressant à moi : « Si vous veniez avec moi, je ne craindrais rien. » C'était mon désir, mon ambition; je dis plus, il me semblait que c'était la voix du Ciel. Aussitôt je vais chercher le R. P. Leduc, je l'amène chez Monseigneur, et voilà le Conseil réuni. Je fais part à Sa Grandeur et au P. Leduc de ce que le P. Fafard vient de me dire, et je leur communique mes plus intimes secrets : *Ecce ego, mittite me. Verumtamen non mea voluntas.* La réponse fut : *Fiat tibi sicut vis,* et le lendemain (6 août), nous partions, *traditi gratiæ Dei,* avec pleins pouvoirs de choisir la place que nous jugerions la plus avantageuse pour les pauvres Cris et d'y bâtir un logement convenable. Nous avions pour nous aider le cher F. Boone, enfant de la Belgique, et un ancien serviteur du P. Lacombe, Michel Normand, avec sa vieille (sa femme). A l'automne, le F. Boone retourna à Saint-Albert et fut remplacé par le F. Letourneur et un petit

orphelin sauvage élevé par Monseigneur ; tous les deux nous rendirent et nous rendent encore d'inappréciables services.

Nous fîmes le voyage avec des bœufs, et, le 16 août, notre petite caravane arriva au fort Pitt, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, bâti sur la rive gauche de la belle rivière Saskatchewan, à près de 100 lieues de Saint-Albert. Hélas! nous arrivions trop tard pour voir les sauvages. Tous les chefs, avec leurs bandes respectives, avaient tour à tour traversé la rivière et pris le chemin de la grande prairie. Malgré leurs promesses d'aller se placer sur leurs réserves, nos chefs chrétiens Kiyiwin (l'aigle), Opaskiakewiyin (le vainqueur), avaient eux-mêmes suivi les autres sur les terrains de chasse, et le grand chef Wikaskukiseyin (foin de senteur) était mort. Inutile donc pour le moment de penser à aucune réserve. Les chefs eux-mêmes ne savaient pas encore exactement les places qu'ils choisiraient. Mais pourquoi ne pas bâtir au fort Pitt même? Ce fort est un lieu de passage et de traite; l'agent du gouvernement, que nous avons rencontré, nous a dit qu'il y avait payé plus de mille sauvages quelques jours avant notre arrivée ; il y a bientôt vingt ans que Mgr TACHÉ avait conseillé au P. LACOMBE d'établir une mission fixe à ce poste, où nos Pères faisaient des visites assez régulières, mais trop courtes. L'évêque protestant a ici du bois pour bâtir une mission de sa secte, et, si nous n'avons pas une église au fort Pitt, tous nos sauvages chrétiens, qui passent et repassent continuellement et qui parfois campent assez longtemps à ce poste, risquent de subir une triste influence. De plus, les infidèles fréquentent le fort comme les chrétiens; en y trouvant une mission, ils viendront malgré eux en contact avec le Missionnaire et entendront de temps en temps quelques vérités qui plus tard pourraient porter du fruit.

Qui sait? peut-être en nous voyant bâtir les premiers au fort Pitt, l'évêque anglais renoncera-t-il à son projet d'y établir une mission protestante? Après avoir bien prié, nous nous décidâmes donc à nous fixer au fort Pitt. Un emplacement est choisi et toutes les haches sont affilées. Tout le monde va devenir charpentier.

Déjà une jolie maisonnette surgissait devant nos yeux pleins d'admiration; un jardin fertile attirait l'attention des passants; nos vaches donnaient leurs produits; nous dégustions le lait, la crême et le beurre. Notre imagination faisait concurrence à la Perrette de La Fontaine. Mais les sauvages, quand les verrons-nous?

La Providence se chargea de répondre à ce désir. Un chef sauvage infidèle n'était pas encore parti du fort. Effrayé des nouvelles alarmantes qui arrivaient de la prairie, il voulait se munir de médecins, et, dans ce but, il vint nous trouver. Après nous avoir salué amicalement, il nous fit part de ses inquiétudes: « Il y a la maladie parmi nos chevaux; il y a la maladie parmi les buffalos et quelques-uns de nos gens sont morts pour avoir mangé des animaux malades; nous avons peur de partir seuls pour la prairie, vu surtout que nous n'avons aucune médecine.» Voilà l'appel de la Providence, nous dîmes-nous. « Si j'allais avec vous, leur demandai-je aussitôt, seriez-vous contents? J'ai quelques médecines, je soignerai les malades de mon mieux et je prierai le bon Dieu pour vous.» « Pour ma part, répondit le chef, je serais content; je vais demander le sentiment de mes amis et demain je t'apporterai leur réponse. »

Le lendemain, le chef revient, et c'était pour me chercher. Toute sa bande était fière d'avoir un prêtre, quoique ceux qui la composassent fussent presque tous infidèles; mais, dans leur conviction, il n'y avait plus à craindre ni famine, ni maladie, ni accident d'aucune espèce. Je

partis donc avec ces quelques sauvages que je ne comprenais et qui ne me comprenaient qu'à moitié ; je partis moi-même, parce que je parlais la langue un peu mieux que le P. Fafard, et que le P. Fafard était bien plus robuste que moi pour le travail manuel.

En partant du fort Pitt, je chargeai sur ma charrette un sac de farine et un sac de pemican, 200 livres de provisions, avec 3 ou 4 livres de thé, une tente et tout ce qu'il me fallait pour dire la messe. Je partais pour un temps inconnu, peut-être pour deux ou trois mois, peut-être pour tout l'hiver ; je voulais rester aussi longtemps qu'il me serait possible.

Autrefois j'avais accompagné les métis dans leurs voyages de chasse ; j'avais plus d'une fois suivi sur les théâtres de leurs exploits ces Nemrods du Nord-Ouest ; pendant la belle saison, ma paroisse changeait presque tous les jours de campement, comme les Juifs dans le désert, et je faisais comme les autres, abattant ma tente le matin et l'embarquant dans ma voiture pour la remonter le soir au bord de quelque lac ou sur les bords de quelque rivière. Mes métis étaient généralement très obéissants et très respectueux pour moi et j'étais dans l'abondance et dans le luxe de la civilisation, au milieu de ce bon peuple, vrai modèle de fidélité à tous les devoirs de la religion. A l'automne, vers la Toussaint, ma paroisse ambulante s'arrêtait dans quelque place bien fournie en bois ; au bout de quinze jours, les tentes étaient remplacées par des maisons ; mais l'église et la maison du prêtre étaient toujours les premiers édifices de la ville improvisée. Une fois les familles logées, les hommes les plus robustes et les meilleurs chasseurs retournaient à la prairie à la recherche du buffalo, et revenaient ordinairement chargés de bonne viande et de belles robes de fourrures. Le Missionnaire, pendant ce temps, faisait le

catéchisme et l'école aux enfants, était fourni de vivres, de bois, de chandelles, et avait un casuel assez respectable, entre cinquante et cent cinquante robes de buffalos. Au printemps, on abandonnait les maisons, les tentes étaient dressées de nouveau et la vie nomade recommençait. Le camp était plus ou moins considérable et comptait entre quarante et cent familles. J'aimais assez cette vie errante ; j'étais si à mon aise dans la compagnie de ce bon peuple métis !

Mais les sauvages, même les Cris, c'était, pour moi, une nouvelle vie que de vivre avec eux, de partager leurs repas, et parfois de coucher dans leurs loges. J'allais faire un noviciat plus dur que celui de Notre-Dame-de l'Osier. Mes pauvres Cris étaient bien polis, bien complaisants pour moi ; mais ils aimaient mieux mes provisions que mes sermons et mes catéchismes. Au bout de huit jours j'étais aussi pauvre qu'eux, c'est-à-dire que je n'avais plus rien. Ils étaient quatorze ou quinze familles ; à deux ou trois exceptions près, tous ces émigrants étaient partis du fort Pitt sans avoir une bouchée à manger et ils semblaient vouloir m'apprendre par leur exemple à ne m'inquiéter ni du lendemain, ni même trop du jour présent. Tous les jours ils tuaient quelque gibier, et, comme j'avais partagé avec eux, ils partageaient avec moi. Un arpenteur, M. Lucass, me rencontra sur ces entrefaites et me demanda où était mon domestique, où étaient mes provisions, mes charrettes, ma voiture. En souriant, je lui répondis que mes provisions étaient dans les hangars de la Providence, que j'étais moi-même mon domestique et que j'avais une charrette pour porter ma personne, ma tente, mon lit et ma chapelle. Le cher homme était protestant ; il m'avait vu naguère à Saint-Albert dans une position qui lui paraissait respectable et il eut l'air de comprendre le dévouement du prêtre. Il

m'offrit du lard et de la farine; mais je ne voulus pas accepter son offre. « Vous n'êtes pas assez riche, lui dis-je, la reine même n'est pas assez riche pour fournir à mes besoins. Tout ce que vous pourriez me donner ne serait qu'un repas pour mes sauvages; vous seriez exposé à manquer de vivres pour vos hommes, et moi je ne serais pas mieux. » Je n'acceptai de lui qu'un peu de thé, des allumettes et quelques médecines.

J'ai suivi mes sauvages pendant trois mois; je faisais réciter les prières aux enfants et à quelques âmes de bonne volonté qui venaient tour à tour dans ma tente le matin et le soir; puis le catéchisme deux fois par jour. Mon auditoire était plus ou moins considérable, tantôt dix, quinze, vingt, tantôt de trente à quarante personnes; parfois rien que des enfants; mais, le plus sousent, il s'y mêlait quelques grandes personnes. Dans mes marches et contre-marches, j'ai rencontré d'autres camps, et les vieux chrétiens étaient heureux de revoir le prêtre. J'ai entendu bien des confessions, béni quelques mariages et baptisé une dizaine d'adultes et quarante enfants. Je n'avais pas osé rêver un si beau résultat. C'était plus qu'il ne fallait pour me faire compter pour rien tous les sacrifices, la saleté, les poux des sauvages, voire même le froid, la faim et le reste. Avec mes médecines, j'ai bien *d'autres merveilles* dans la prairie. J'ai soigné un vieux qui avait une plaie profonde et horrible à la hanche, et je l'ai guéri; une vieille se mourait dans des crispations et des tortures atroces ; je l'ai soignée et guérie; d'autres maladies moins graves ont dû, à plus forte raison, disparaître devant ma *science* et mes bonnes médecines; j'ai fait même marcher droit un cheval boiteux. Ma réputation était telle, que, si je ne guérissais pas un malade, homme ou animal, c'est que je ne voulais pas le guérir et que je n'avais pas de charité pour la famille affligée.

Mon révérend Père, vous riez sans doute de mes succès dans la médecine ; j'en riais bien moi-même ; mais tout cela contribue à faire aimer le prêtre.

Mes pauvres sauvages m'étaient si attachés, qu'ils auraient voulu ne plus se séparer de moi. Ils craignaient surtout nos deux principaux chefs chrétiens, *l'Aigle* et *le Vainqueur*. Un beau jour ce dernier arrive dans mon camp ; grand émoi, grande assemblée, grande fumerie, grand parlement! Le vieux priant soutient que le prêtre a été envoyé pour lui et sa bande. Mes pauvres gens déployèrent dans leurs réponses à cette prétention une telle adresse et une telle richesse d'arguments, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes, et que mon *Vainqueur* se déclara vaincu. Un danger plus sérieux de perdre leur Missionnaire venait de la rareté des provisions et de l'approche de l'hiver. Ce danger fut surtout redoutable quand un parti de métis vint m'inviter à les suivre dans leurs quartiers d'hiver, où je ne manquerais de rien et où une quantité de sauvages voulaient laisser leurs familles jusqu'au printemps. Cette invitation me souriait, parce que j'entrevoyais là un moyen de travailler à l'instruction des sauvages tout en faisant du bien aux métis. Les premiers tout seuls n'étaient pas capables de me bâtir une maison et de fournir à tous mes besoins pendant l'hiver ; je prévoyais facilement la dure nécessité où je me trouverais de les abandonner dans une saison où les voyages sont non seulement pénibles, mais dangereux, et où je serais obligé de me réfugier dans quelque place où je n'aurais pas de sauvages à catéchiser. Malgré toutes ces appréhensions, je ne voulus pas me séparer de mes sauvages sans leur agrément. Je laissai donc partir les métis et restai avec mes disciples. C'était vers les derniers jours d'octobre qu'eurent lieu ces pourparlers. Le froid commençait à se faire sentir et la faim aussi. Pauvres sauvages! leurs

cœurs étaient généreux, mais leurs ressources nulles. Ils avaient sans doute la volonté d'accomplir leurs promesses, de me bâtir une maison, de me pourvoir de bois de chauffage et surtout de me nourrir. Tant qu'ils eurent quelque chose, ils ne me laissèrent pas manquer du nécessaire ; mais avant d'arriver à la place où ils voulaient hiverner, ils étaient à bout de moyens. Quelque âme charitable m'apportait ma ration assez régulièrement ; malheureusement tous n'avaient pas la même chance. J'étais affligé de savoir que mes pauvres gens ne mangeaient pas la moitié de leur appétit et que plusieurs ne pouvaient faire qu'un misérable repas tous les deux ou trois jours.

Ceci me décida ; j'engage aussitôt un guide, et le 26 novembre je prends le chemin de Battleford ; tous mes pauvres Cris étaient désolés de mon départ ; mais la nécessité était trop impérieuse et personne ne chercha à m'arrêter cette fois. Pour ne pas mourir de faim, ils furent bientôt eux-mêmes obligés de se disperser, et quelques-uns vinrent me rejoindre à Battleford, où ils passèrent le reste de l'hiver.

Il m'en coûtait d'entreprendre un long voyage dans cette saison rigoureuse, sur la neige et la glace. Grâce à Dieu, j'eus du beau temps, et je me rendis à Battleford, *capitale élue du Nord-Ouest*, sans trop souffler dans mes doigts et sans trop souffrir de la faim. J'avais deux sauvages pour guides ; nos chevaux n'étaient guère vaillants et nous mîmes huit jours à faire 80 lieues. Je me rendais à Battleford pour me conformer aux instructions de Mgr GRANDIN, qui, dans plusieurs de ses lettres, m'avait recommandé d'aller voir cette place et d'y établir une mission, si je le pouvais, sans nuire à mes sauvages.

J'arrive à Battleford le 3 décembre au soir, à moitié gelé et passablement affamé. Le premier habitant que je rencontre me salue en me disant : « Le P. ANDRÉ est ici. »

Je frappe à la porte d'une maison assez élégante, et une dame, d'une tenue bien différente de celles que j'avais vues à la prairie, vient m'ouvrir. C'était Mme Forget, dame canadienne française, épouse du secrétaire du gouverneur. A peine avais-je salué Mme Forget, que le P. André et M. Forget arrivent et m'introduisent dans la maison près d'un bon feu et d'une bonne table. Mes deux sauvages, habitués à manger avec moi tout le temps du voyage, trouvent singulier qu'on ne les invite pas. Le P. André intercède pour eux, et ils obtiennent aussi leur souper. Quelle joie de nous revoir le P. André et moi, de parler du pays et de nos vieux amis! Le lendemain, nous allâmes ensemble voir le gouverneur. Ce monsieur s'est montré très poli et très affable, ainsi que sa femme et toute sa famille. Le soir même de ce jour, ou le lendemain, notre gouverneur donnait un grand dîner en notre honneur; tous les invités étaient des catholiques, et vous avez su, par une lettre du P. Leduc, le rôle honorable qui m'y échut! C'était du changement pour un Missionnaire sauvage! — Soit dit en passant, M. Laird, notre gouverneur, quoique protestant lui-même, est un homme juste, impartial et animé des meilleures intentions. Dans toutes nos entrevues, je l'ai trouvé aimable, patient et d'une générosité plus qu'ordinaire. Tous les Pères qui ont eu affaire avec lui n'ont qu'une voix pour vanter ses qualités et ses bonnes dispositions.

Après avoir passé quelques jours avec le P. André, je trouvai une occasion pour aller voir le P. Fafard au fort Pitt et je crus devoir en profiter.

Pendant que je suivais un camp sauvage à la prairie et que j'avais la consolation de donner de nouveaux enfants à l'Eglise, que faisaient mes compagnons au fort Pitt? Le R. P. Fafard, qui ne m'avait laissé partir qu'à regret, dans la crainte que je n'eusse trop à souffrir avec

les sauvages, avait travaillé comme un vrai mercenaire pour nous construire un abri. Le F. BOONE et notre vieux Michel avaient mis de leur côté une ardeur digne de toutes louanges à hâter les travaux, afin de rendre la maison logeable avant le retour des grands froids. Le bourgeois du fort lui-même, M. W. Mac Kay (senior), avait donné un coup de main et la maison avait été bénite la veille de la Toussaint et inaugurée comme chapelle; il y a sacristie, presbytère, cuisine, hangar, etc. Cette maison a 30 pieds de longueur, mais rien que 17 de largeur. Dans un coin de ce caravansérail est la chapelle, qui prend 8 pieds sur 6, espace séparé d'abord par des rideaux, aujourd'hui par une cloison et par une porte à coulisses, laquelle, en s'ouvrant, montre un lit à deux étages et une table de travail. Il n'y a pas d'autre séparation dans notre monastère, et, vu l'exiguïté du logement, il est impossible de penser à des chambres. Jugez donc comme nous devons être à notre aise dans ce pêle-mêle. Les premiers chrétiens n'étaient guère plus mal dans leurs prisons. Comme il n'y a pas de lits pour tous, il y a tous les soirs quelqu'un qui couche sur le plancher, et souvent plus d'un. Ici ce n'est rien, et il ne faudra pas mentionner dans notre oraison funèbre que nous avons couché sur la dure ; c'est trop commun pour le pays. Le matin, autre misère ; nous ne sommes pas riches en bassins, et, avant que tout notre monde se soit lavé, déjà la prière, la méditation, la messe même est avancée, le foyer fait entendre ses cris discordants et répand partout ses odeurs de cuivre. Mais, à Nazareth, Jésus n'était-il pas là à côté de Marie, pendant que la bonne Mère faisait le ménage, préparait les repas? C'est à un de ces moments que j'arrive à l'improviste ! Quelle joie de nous revoir ! Quel empressement à nous raconter nos travaux, nos consolations et nos plans pour l'avenir ! Que nous étions heureux de goûter au moins

quelques instants la vie de communauté! Ces doux moments passèrent comme un rêve, et, arrivé le 14, je repartais le 17 décembre.

A mon retour à Battleford, j'y retrouvai le P. ANDRÉ visitant les loges et les pauvres huttes des sauvages qui hivernaient dans cette place, au nombre de quarante ou cinquante familles; il ne paraissait que le soir chez M. Scott, inspecteur des terres du Nord-Ouest, ou chez M. Forget, secrétaire du gouverneur. Ces deux messieurs, ainsi que leurs dames, sont catholiques, pratiquent avec fidélité les devoirs de leur religion et se sont montrés d'une générosité admirable envers nous. M. Scott m'offrit une chambre dans sa belle maison et une place à sa table; j'acceptai avec reconnaissance sa gracieuse hospitalité et je passai l'hiver avec cette honorable famille. Tant que le P. ANDRÉ resta à Battleford, il demeura chez M. Forget et il conservera longtemps le souvenir des attentions délicates dont il fut l'objet de la part de ce digne monsieur et son de excellente dame. Il retourna à sa mission le 4 janvier, me laissant des exemples de zèle qui m'édifièrent et me réjouirent grandement. Ma ligne de conduite était tracée, je continuai jusqu'au printemps l'œuvre si bien commencée par mon compatriote. Privé de maison et d'église, le dimanche je réunissais mon monde dans un mauvais hangar que j'avais arrangé de mon mieux, mais qui rappelait l'étable de Bethléem. Les jours ordinaires, je disais la messe chez M. Scott ou chez M. Forget, et, après déjeuner, je commençais mes visites (*per domos*), instruisant ici une poignée d'enfants, là deux vieillards, plus loin un aveugle; dans une loge, un malade dévoré des pieds à la tête par les écrouelles; ailleurs, une autre malade avec sa mère, toutes deux protestantes, mais désireuses de se faire catholiques; d'un autre côté, essayant de gagner les

infidèles par tous les moyens que la charité me suggérait. C'était une vie peu attrayante pour la nature, et, en apparence du moins, je recueillais plus de vermine que d'âmes. Les causes du peu de fruits de mon ministère étaient d'abord mon indignité, ensuite les mauvais exemples des chrétiens de la place, enfin le zèle d'un ministre protestant (John Mac-Kay), qui avait vu ces sauvages avant nous, leur avait fait promettre de se faire protestants, et qui, tous les jours, faisait sa ronde pour inviter les enfants a l'école. Ajoutez à tout cela l'indifférence, l'apathie des Cris pour la religion, et vous comprendrez quels obstacles je trouvais sur mon chemin. Cependant le bon Dieu me consola en me faisant la grâce de baptiser quinze personnes et de recevoir deux abjurations. Au printemps, je profitai d'une occasion pour aller voir les Pères de Carlton et pour me confesser. C'était un voyage de 100 lieues : c'est commode, on a le temps de s'examiner et de s'exciter à la contrition. Pendant ce temps le P. Fafard, au fort Pitt, après avoir pris sa bonne part des travaux matériels, essayait d'allumer le feu divin autour de lui ; il faisait régulièrement le catéchisme deux ou trois fois par jour à la mission ou au fort même. Dans le cours de l'hiver, il visita le lac la Tortue, le lac la Pêche, le lac la Grenouille et le lac d'Orignal. Il aurait fait d'autres visites encore s'il avait eu des chiens et une traîne à sa disposition ; mais il ne pouvait voyager qu'aux dépens de notre bon M. Mac-Kay, et ne se rendait qu'aux places où l'intérêt matériel conduisait les serviteurs de la Compagnie. N'importe, notre établissement du fort Pitt répandait autour de lui sa bienfaisante influence, et tous les petits camps, dans un rayon de 100 milles, ont entendu parler du royaume des cieux.

Le 9 avril, le R. P. Bourgine arrivait de Saint-Albert avec son obédience pour la mission du fort Pitt. Ce cher

Père ne peut point voyager, mais il parle cris, et, grâce à sa bonne volonté à instruire les sauvages, le P. FAFARD et moi nous pourrons nous absenter sans nuire à la mission Saint-Jean-François-Régis, où il y a ordinairement de cinquante à soixante et parfois plusieurs centaines de personnes. Par dispense du très révérend Père général, j'ai eu le bonheur d'admettre aux vœux perpétuels notre nouveau compagnon, le 28 juin 1878, fête du Sacré-Cœur de Jésus. C'est un compagnon précieux pour le P. FAFARD, et je ne doute point que ses prières, son humilité et sa soumission admirable à la volonté de Dieu n'attirent de grandes grâces sur la mission.

Au printemps, avant mon retour au milieu d'eux, les PP. FAFARD et BOURGINE avaient semé un peu d'orge et quelques patates. Quelques jours après j'arrive, le P. FAFARD reprend sa charrue, et nous confions encore à la terre huit autres barils de patates. Tout notre monde s'ébranle, et l'ouvrage s'achève promptement. Daigne le bon Dieu bénir les sueurs de ses enfants!

Dès que la nouvelle de mon retour (25 avril) se fut répandue, un de mes catéchumènes, un vieux chef, *le Compagnon du tonnerre,* m'envoya chercher pour aller l'instruire et le baptiser et en même temps pour aider ses enfants à cultiver et à semer leur petit champ. C'était à 5 ou 6 lieues. Je pars aussitôt. Me voilà donc rendu à mon premier métier, celui de cultivateur. Je disais la messe, faisais le catéchisme, puis prenais la pioche. Tout allait bon train, quand un survenant vint nous déranger. C'était un jeune homme réclamant ma présence auprès de son père, qui se mourait. Le malade était un vieux chef infidèle, plus célèbre par ses jongleries que par ses hauts faits. Mes sauvages ne se souciaient pas de me voir entreprendre ce pèlerinage; mais je n'eus garde de les écouter. Je partis donc.

Après trois ou quatre heures de marche, j'arrivais chez mon malade. Il me reçut comme un ange du Ciel. Je l'instruisis des principaux mystères de la foi et le baptisai le lendemain (5 mai) avec une de ses filles et une de ses petites-filles. Quelques semaines après, le vieillard laissait son lit de douleur, pour aller s'asseoir, je l'espère, à côté du bon larron. De retour dans mon camp, je baptisai *le Compagnon du tonnerre* et retournai au logis le 7 au soir.

Le 15 mai, le R. P. FAFARD est parti pour la Prairie avec un camp de sauvages. Nous avons beaucoup prié pour le succès de ce voyage apostolique. Qu'il est heureux, ce cher Père, de pouvoir courir à la recherche des âmes ! Il ne porte avec lui que quelques livres de provisions, comptant sur la charité des infidèles qu'il accompagne, ou plutôt sur la Providence. Je brûlais de l'accompagner ; mais il me fallait faire un voyage à Saint-Albert, et je perdis un temps précieux sur les chemins. Je ne pus partir pour la prairie que vers la mi-juillet, après avoir visité Battleford, que Monseigneur me recommande tant de ne pas négliger.

Nous voilà donc dans la Prairie à la suite de deux camps cris ; la plupart de ces pauvres gens sont infidèles, et presque tous sont indifférents pour la religion, quoique contents de posséder le prêtre au milieu d'eux. Ces sauvages ont leur spécialité ; ils sont trop bons pour nous procurer le martyre et pas assez pour se convertir. Les conversions se font lentement, une à une ; il s'en opère pourtant un certain nombre ; mais nos efforts n'ont eu et n'auront que de pauvres résultats tant que nos chrétiens mèneront cette vie nomade, changeant tous les jours de campement et vivant au milieu des infidèles, le plus souvent loin de l'église, loin du prêtre.

En ce moment, le gouvernement s'impose de grands

sacrifices pour amener les sauvages sur des réserves et pour les y fixer. La Providence même semble vouloir les forcer à renoncer à la vie errante, en faisant tout d'un coup disparaître du pays tous ces immenses troupeaux de buffalos qui, hier encore, couvraient notre Nord-Ouest. C'est le moment de disposer les chefs et les différentes bandes en faveur de notre sainte religion; plus que jamais il faut nous multiplier pour réveiller la foi dans les cœurs de nos vieux chrétiens et pour augmenter le nombre de nos néophytes et de nos catéchumènes. En nous voyant sur leurs réserves, ils dédaigneront plus facilement les offres des ministres protestants. L'hérésie, je vous l'assure, se remue, et une lutte acharnée s'engage entre la vérité et l'erreur. Tous les moyens humains sont du côté du protestantisme; et, si nous n'avions pas confiance en Dieu, nous pourrions plier bagage et nous avouer vaincus; mais à Dieu ne plaise! L'Église aime à répéter les paroles du grand Apôtre : *Cùm infirmor, tunc potens sum.*

Je reviens à notre voyage de la Prairie. Sous le rapport matériel, ce voyage fut plus pénible que de coutume. Le buffle était excessivement rare et exceptionnellement maigre. La viande, quand nos chasseurs faisaient quelque bonne rencontre, n'avait aucune saveur. Heureusement il y a eu bien des graines (cerises à grappes) et, pendant une couple de semaines, nous vécûmes de ce mets. Cette pauvreté dura jusqu'au mois de septembre. Alors les buffles commencèrent à engraisser.

Le 14 août, nous eûmes le bonheur de nous rencontrer au Lac *sonnant*, lieu de rendez-vous pour la paye annuelle de nos Cris de prairie. Je trouvai le P. FAFARD indisposé, mais infatigable. Le P. ANDRE, qui s'était rendu de Carlton à cette grande assemblée, en a rendu compte au R. P. LACOMBE, dans une lettre qui a été publiée dans

nos annales L'ouvrage ne nous manqua point dans cette réunion ; mais nous n'eûmes nullement à souffrir. Des amis, métis et Américains, qui étaient là pour leur commerce, eurent soin de nous pendant les huit jours que dura l'assemblée ; le gouverneur lui-même nous invita à sa table. Nous étions à la noce ; mais les noces d'ordinaire ne durent pas longtemps, et il nous fallut nous séparer encore le 22 août. Le P. FAFARD suivit un camp qui se dirigeait vers la rivière la Biche et eut la bonne fortune de rencontrer les PP. SCOLLEN et DOUCET au lieu de payement des Pieds-Noirs. Après avoir erré de côté et d'autre avec sa bande de Cris, il fallut penser à retourner à la mission. Le cher Père se trouvait loin au sud du fort Pitt. Grâce à la générosité de quelques métis, il avait dans sa charrette assez de provisions pour se rendre à la maison ; mais il lui fallait un guide. Il finit par trouver un jeune sauvage, et il se risqua à faire le trajet avec ce seul compagnon ; il avait bien de 60 à 80 lieues à parcourir.

Les trois premiers jours, tout alla bien. Mais voilà une aventure ! Nos deux voyageurs n'avaient qu'une charrette et une jument (Blonde), et ils traversaient un grand désert. Un beau matin, à leur réveil, ils signalent une désertion. La Blonde, pendant une nuit froide et orageuse, avait succombé à la tentation de l'ennui et avait laissé là charrette et charretiers. Inquiétante surprise, n'est-ce pas ? pour nos deux voyageurs. Que faire ? Chercher la jument autour de leur campement, c'était peine inutile. Naturellement, elle était retournée à la rivière la Biche, son pays d'origine. Nos hommes étaient convaincus que leurs recherches seraient inutiles. N'importe, ils cherchent et se fatiguent sans se décourager. Par une bonne inspiration, le jeune sauvage s'éloigne du Père dans l'espoir de trouver du secours d'une manière ou d'une autre. Vers le soir, il est assez heureux pour

rencontrer un petit camp cris. Comme il était trop tard pour aller chercher le Missionnaire, il coucha là. Cependant le P. Fafard, seul autour de sa tente, se livrait à de pénibles réflexions. Il ne savait pas ce qu'était devenu son compagnon; la saison des froids commençait à se faire sentir, et le ciel se couvrait de nuages menaçants. Dans la crainte de la pluie ou de la neige, il amasse quantité de *bois de Prairie* (bouse sèche de buffalo) qu'il pousse de son mieux dans sa tente. (Tous les voyageurs par ici apprécieraient une telle précaution; il n'y a pas d'autre bois dans la Prairie, et une fois touché par la pluie il ne peut servir.) Après avoir erré une bonne partie de la journée et avoir fait ses exercices avec plus ou moins de distractions, notre cher Père prit un petit souper et alla se reposer. Le lendemain, d'assez bon matin, il était debout. Quelle ne fut pas sa joie, en apercevant dans le lointain un homme à cheval qui se dirigeait vers sa tente! « Assurément, c'est lui! c'est mon homme! » En effet, c'était lui. Le jeune sauvage avait emprunté un cheval pour venir chercher le Père et l'amener dans le camp. Il passa quelques jours avec ces bonnes gens, qui le reçurent de leur mieux. Apprenant que mon camp n'était pas éloigné, il m'envoya son compagnon pour me donner avis de sa position. Deux jours après, nous étions ensemble sur le chemin de la mission, où nous arrivâmes le 9 octobre.

Tout notre monde était en bonne santé; mais les travaux étaient malheureusement arriérés, et la saison s'avançait. Malgré la surabondance et l'urgence de ces travaux, nous voulûmes faire la retraite avant de nous séparer.

A peine notre retraite est-elle finie, qu'une belle occasion se présente pour Battleford; ce n'est pas une traîne à chiens, mais une traîne à bœufs. Ni une, ni deux, je pars après la messe et me dirige vers la capitale du Nord-Ouest,

laissant au P. Fafard le soin du temporel et du spirituel. J'arrive à Battleford (3 novembre), où je pensais hiverner. Mais quelle n'est pas ma surprise! Un prêtre y est déjà à l'œuvre depuis le 16 octobre. C'est le P. Hert, que Mgr Grandin envoyait à mon secours et qui avait accepté l'invitation de M. Forget d'attendre chez lui mon retour de la Prairie. A l'instant, mon plan est dressé. Pour tirer un sauvage d'embarras, j'avais acheté sa cabane. Ce sera notre résidence; ce ne sera pas un palais, mais nous serons chez nous, nous vivrons en communauté. Pour église, nous disposerons la bâtisse provisoire que j'avais fait élever le printemps précédent, et, pour la pension, nous ferons quelque marché avec les voisins. Il ne faut pas trop abuser de la bonne volonté de MM. Scott et Forget. Tout en travaillant mes plans, je me rends chez M. Forget, où je trouve le *Petit Père* (nom traditionnel des nouveaux venus) installé dans une belle chambre. L'accolade fraternelle fut le salut d'usage; ensuite les nouvelles de la Congrégation, de Monseigneur, de la France, puis les lettres, etc. Que le temps passait vite et agréablement! J'avais un compagnon; je passerai l'hiver avec un frère! Rêves d'un moment! A peine avais-je fait connaissance avec le P. Hert et lui avais-je communiqué mes projets, que plusieurs métis venaient me demander un prêtre pour hiverner avec eux à la rivière la Biche, à 200 milles au sud de Battleford. Il y avait là quarante familles métisses et un grand nombre de sauvages. J'hésite quelque temps; il me répugnait de laisser le P. Hert tout seul dans une place exceptionnellement difficile sous tous les rapports. Après avoir bien prié, je me décide à reprendre mon bâton de voyage et à laisser le jeune Père dans la capitale, où il n'y a guère que des blancs; avec le français et l'anglais, il pourra répondre aux besoins de la place. En hivernement, c'est

le cris seul qui se parle. Le Petit Père commençait à parler l'anglais; en l'envoyant dans la *sauvagerie*, il l'aurait oublié, sans apprendre suffisamment le cris pour exercer le ministère avec fruit auprès de ces métis décidés à se disperser de nouveau dès les premiers beaux jours du printemps. Je donne donc à ce cher Père toutes les instructions dont il a besoin, et je pars avec les métis. Nous fûmes huit jours en route. Quoique le temps ne fût pas dur, je trouvai le voyage long et pénible, parce que je ne pouvais pas marcher et que j'étais indisposé depuis près d'un mois.

Ce fut une grande joie que mon arrivée à la rivière la Biche. Les métis se réunirent aussitôt pour me bâtir une maison, et au bout de six à sept jours j'étais logé. Ma cahutte avait 20 pieds carrés et servait, bien entendu, d'église et de presbytère. Ce n'était pas un monument d'architecture, mais elle suffisait aux besoins de ma paroisse. Autour de moi étaient établies vingt familles métisses; plus loin était un autre village, à 12 milles; puis à quelques milles encore, un troisième village. Parmi ces familles chrétiennes se trouvaient mêlées plus de soixante familles infidèles. Mon champ était vaste et passablement difficile à défricher; les enfants élevés loin du prêtre grandissent dans l'ignorance, et il faut du temps pour leur apprendre quelque chose. Régulièrement, je passais trois semaines dans mon village, et la quatrième semaine dans un autre. Pour le troisième village, où il n'y avait que trois ou quatre familles, j'y ai fait une visite de six ou sept jours, et je suis revenu bien satisfait de ma petite mission; j'y ai béni deux mariages, reçu une abjuration, fait deux baptêmes, admis à la communion onze personnes, dont neuf communiaient pour la première fois. Ces enfants de la première communion, l'un portant l'autre, avaient trente ans. Pauvres gens! leur joie était bien grande.

Pendant tout l'hiver, j'étais nourri et chauffé par mes bons métis, et je ne voyageais qu'à leurs frais. Non contents de fournir à mes besoins, ils m'ont fait plusieurs présents en robes de buffalos. Auprès des métis, mon ministère a été assez consolant. J'ai fait aussi quelques baptêmes parmi les Cris ; mais les pauvres Sauteux, qui formaient la majorité dans le camp, sont toujours rebelles à la voix du Missionnaire. Ils ont pourtant été les premiers à entendre l'Évangile, dans cette province ecclésiastique de Saint-Boniface. Que les âmes puissantes auprès du Cœur de Jésus prient pour ces malheureux sauvages !

Au printemps, j'ai pris le chemin de Carlton dans l'espoir d'y rencontrer le R. P. Leduc, notre député au Chapitre général. Malheureusement pour moi, mes métis ont eu le bonheur de trouver du buffalo tout le long de la route, et nous avons perdu trop de temps à la chasse. Quand je suis arrivé à Saint-Laurent, le R. P. Leduc était déjà parti.

Outre les PP. Fourmond et André, j'eus le plaisir de trouver à cette mission le R. P. Moulin, que je n'avais pas vu depuis une vingtaine d'années. Ce cher Père avait passé l'hiver sur une réserve sauvage (lac des Maskegs, aujourd'hui Notre-Dame de Pontmain), où il n'avait eu que peu de consolations. Il n'y avait autour de lui que onze ou douze familles, et ces pauvres gens ne venaient le voir que sous la pression de la faim. Quelques-uns pourtant envoyaient leurs enfants au catéchisme. Cet été, le Père a été à la Prairie avec son camp; sa population a augmenté, et il trouve de meilleures dispositions et plus de bonne volonté. Espérons que cette mission, commencée dans les larmes, sera solidement établie et dédommagera plus tard le cœur de son Missionnaire par une abondante moisson.

Après avoir pris quelques arrangements avec le P. MOULIN et nous être encouragés l'un l'autre à la conquête des âmes, nous prîmes congé de nos hôtes de Saint-Laurent; le P. MOULIN repartit pour sa mission et votre serviteur pour Battleford.

Il me tardait de revoir le P. HERT. Comment était-il? Comment avait-il pu faire face aux exigences de sa position? Le 6 mai, nous nous embrassions de nouveau, je reste avec lui trois bonnes semaines, et nous goûtons ensemble les douceurs de la vie de communauté. Le Petit Père s'était tiré honorablement de l'épreuve; son noviciat dans la vie de Missionnaire du Nord-Ouest était fait, et il ne me coûterait guère désormais de le laisser dans sa solitude, quand mes devoirs m'appelleraient ailleurs. Si vous désirez savoir comment ce cher Père passe son temps, le voici : il fait l'école quatre ou cinq heures par jour; il étudie l'anglais et le cris; il a deux sermons à préparer chaque semaine, et il est son propre bûcheron et son propre cuisinier. Jugez si, après ses exercices, il a beaucoup de temps de reste. Grâce à Dieu, il parle déjà passablement l'anglais, et, au besoin, il pourrait se tirer d'affaire en cris. Daigne le bon Dieu lui conserver la santé ! Pour son tempérament, il n'a pas assez d'exercice corporel.

Le 31 mai, j'étais au fort Pitt. Après mon départ de cette mission, le 1er novembre 1878, le P. FAFARD, avant de se livrer aux élans de son zèle, avait dû travailler comme un simple engagé pour hâter les travaux indispensables avant l'hiver. Si vous l'aviez vu, la faux à la main, à la recherche d'une ou deux énormes meules de foin ensevelies sous la neige, vous vous seriez demandé si le Frère et notre jeune orphelin étaient restés oisifs tout l'été. Ils avaient, il est vrai, fait leur possible ; ils avaient coupé assez de foin pour nos bœufs et nos vaches; mais

la couverture de notre château était mauvaise; la pluie passait comme à travers un panier. Le Père voulait remédier à cet inconvénient, et il y réussit. L'étable n'était pas assez grande, il dut l'agrandir. Une fois débarrassé de tous ces travaux matériels, le P. FAFARD a successivement visité les différents villages cris échelonnés de distance en distance autour du fort Pitt. Aujourd'hui, chaque Missionnaire est obligé de voyager beaucoup, parce que notre population est très dispersée. Espérons que plus tard il y aura des centres où un prêtre pourra résider. Partout ce bon Père a trouvé quelques âmes avides des grâces célestes; mais ses provisions de voyage s'épuisèrent rapidement, la famine ayant fait sentir ses rigueurs dans les alentours du fort Pitt tout l'hiver dernier.

Au printemps, le P. FAFARD a pris la charrue et a labouré un nouveau champ; si le bon Dieu bénit ses travaux, nous ferons moins de dépenses et plus de charités. Dès qu'il eut fini ses semailles, cet intrépide Missionnaire partit avec ses deux bœufs et sa charrue pour aider les sauvages dans leurs essais d'agriculture. Il est allé d'une réserve à l'autre et n'est rentré à la maison qu'au bout d'un mois. Voilà, mon révérend Père, l'homme qui se fait tout à tous, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

A mon passage au fort Pitt (30 mai), le P. FAFARD était de retour de cette mission d'une nouvelle espèce et brûlait de suivre ses pauvres Cris dans la prairie. Je défère à sa demande, tout en lui recommandant de ne pas s'exposer à mourir de faim. Je fais aussi quelques recommandations au P. BOURGINE et au F. LETOURNEUR, et je continue mon voyage. Dans une de ses lettres, Monseigneur m'avait exprimé le désir que j'allasse faire au moins une visite à Saint-Albert, en l'absence du R. P. LEDUC. Naturellement, il m'était on ne peut plus agréable

d'aller embrasser mes Frères de Saint-Albert, et la Providence m'avait fourni une belle occasion d'accomplir ce devoir à mon aise et sans aucuns frais, à la condition de passer par le lac la Biche. Quelle bonne fortune! Un commerçant protestant, M. Mittchel, mettait à ma disposition sa belle voiture et ses chevaux. Pour le coup, je me trouvais être un personnage. Mais les mauvais chemins et le mauvais temps vinrent me distraire dans ces petites pensées de vanité. Le plaisir de voir la mission de Notre-Dame des Victoires, que je ne connaissais que de réputation, et surtout l'aimable charité avec laquelle j'y fus reçu par les RR. PP. Grouard et Collignon et par les bonnes Sœurs Grises, les beautés et les richesses du lac, tout cela me fit oublier les petites misères du voyage. J'étais fier d'avoir vu cette mission si célèbre, et j'étais enchanté de recevoir des services de nos Pères du Mackenzie pour me trouver dans la douce obligation de les payer de retour. J'ai passé avec eux une huitaine de jours, attendant les ordres de mon bon bourgeois.

Le 13 ou 14 juin, je faisais mes adieux aux Pères et Frères du lac la Biche et prenais le chemin de Saint-Albert, où j'arrivais le 18. J'arrivai comme une surprise; mais tout le monde était à son poste et à son devoir. Je n'avais que des compliments et des encouragements à donner; tout marchait à merveille, au spirituel et au temporel. Le 29 juin, une occasion s'offre pour rentrer à Battleford, et je laisse le lendemain toutes les douceurs de la grande communauté pour retourner vers mes sauvages. Je n'arrive que le 20 juillet chez le P. Hert. Il y avait bien une centaine de loges crises sur les rives de la rivière Bataille, à 1 kilomètre de notre maison. C'est là que je fixe ma tente. C'était, en effet, le seul moyen de faire quelque bien parmi ces pauvres sauvages. Pen-

dant plus de quinze jours que je passai là au milieu de ces néophytes et catéchumènes, j'eus le bonheur de baptiser six ou sept enfants et une femme malade, qui mourut trois ou quatre jours après son baptême; j'eus, deux fois par jour, une assistance assez respectable à mon catéchisme. Ce n'est pas brillant; mais cela dédommage grandement des petits sacrifices que nous nous imposons. Quand la paye fut finie, tout mon monde se dispersa, ma tente fut repliée et je rentrai en communauté.

Depuis longtemps, le P. Fafard était de retour de la Prairie. Les sauvages, ne trouvant point de buffalos, dévorèrent en quelques jours les petites provisions de leur Missionnaire, et il fallut retourner au logis. Le pauvre Père n'y demeura pas oisif. Il prit la faux et commença les foins pour nos bœufs et nos vaches; précaution utile, car il ne faut pas oublier que notre hiver est de six mois.

Voici un aperçu de nos travaux mon révérend Père : Je n'ai pas ici, à Battleford, où je vous copie ce rapport, tous les registres pour vous donner un compte exact de nos baptêmes. Assurément nous en avons (300) trois cents d'adultes et d'enfants. Adieu dans les Sacrés Cœurs de Jésus et Marie.

Votre affectionné Frère,

J.-J.-M. Lestanc, o. m. i.